

# C'est une chanson

L'oubli est ascension vers la porte de l'abîme

Voilà que j'oublie mes fins, que je m'élève et m'écrase. Où éprouve-t-on le vrai ?

Durant la marche ou à l'arrivée aux fins heureuses des routes ?

Et si j'aboutis, comment marcher ? Comment brandir une idée ou une chanson

J'ai restreint mon abîme pour que mon pas s'y allonge, et j'ai assis le ciel sur les gravats

Et je dois oublier pour secouer de mes poignets les chaînes des nombreux chemins

Et je dois oublier mes dernières défaites pour voir l'horizon des commencements

Et je dois oublier l'origine pour m'y diriger, confiant en elle et en moi

Parce que je ne cesse de m'interroger, je ne trouve de forme à ma voix que souterraine

Le critère de la vérité a-t-il toujours été un glaive, pour que je cache mon idée depuis que mon glaive s'est envolé ?

Qui pourra chercher le versant d'une voix engloutie dans l'épaisse vallée ?

Qui partira à la quête des nations dont le silence nous est parvenu porté par les chevaux conquérants

Et qui ont épousé la langue de l'ennemi, retenu ses croyances et capitulé  
devant leur disparition

Que vois-je de tout cela ? Est-il possible de quérir un seul mètre carré

Où reporter ma chanson, derrière l'édifice inflexible des ruines

Où poser mon premier pas ? N'étais-je pas au fait de la forme de mon  
trépas

Et des pierres de la lune éparpillée, lorsque j'ai offert ma mort

Pour la paix d'enfants que mon ennemi enfanterait de mes femmes

L'Histoire ne dit-elle que les récits des rois triomphants ?

J'ai défendu ce que je ne voyais pas, et que je ne verrai pas, j'ai défendu la  
couche de l'amante

J'ai défendu l'arbre qui me pendra si je revenais de ma langue vers lui

J'ai défendu une pierre qui masquera l'éclair de mes traces et les flûtes des  
bergers précédents

J'ai défendu ce qui était mien et qui m'échappe dès que ma main le saisit

J'ai défendu ce qui ne m'appartenait point. Je pourrai si j'y parviens,  
je pourrai

Ramener le passé à son passé, extirper le sermon sur la montagne

A ceux qui m'ont vu, passant perplexe entre victimes et témoins

J'ai restreint mon abîme pour éclaircir mon pas. Et je pourrai, je pourrai

Emplir les mots de leur sens et vivre selon le bon plaisir de mon désir

Voilà que j'oublie mes fins, que je monte et encore jusqu'à la porte de  
l'abîme

Est-il suffisamment d'idées pour que je choisisse mon pas final ?

Assez de pays pour que je dépose les mots sur le trottoir et me retire ?

Assez de mots pour bâtir des fenêtres qui ne s'ouvrent sur les massacres ?

Suffisamment d'Histoire pour que je retrouve les louanges des peuples  
anciens ?

Suffisamment d'oubli, pour que j'oublie et oublie

Que j'oublie pour créer le commencement à partir de ce qui en nous s'est  
achevé. J'ai brisé le cercle

Et brisé mon âme pour le voir indiquer les aguets de l'aile

Et me désigner parfois. Nourrirons-nous nos montures de langage,  
les sellerons-nous de métaphores ?

Qui n'est pas des nôtres est désormais l'un de nous. Ouvrez les portes des jardins dans mes chaînes

Il en sortira ce que je déciderai de mots et de colombes

Je n'ai plus rien à perdre ici. Plus rien à voir

Plus rien qui m'appelle ou qui s'ajoute aux inscriptions des grottes

Dans ma force la précarité des défilés, et dans ma brisure la force du sens.  
Que serait-ce

Si une menthe s'enflammait sur les cages de mon âme et s'élançait sur mes débris élevés

Si l'hymne insoumis s'achevait, si les limites de l'abîme s'effondraient ?

Que serait-ce si le jour bondissait sur moi par le chas de l'infini ? C'est une chanson

De l'ascension à la chute à la tentative d'escalade de l'écho. C'est une chanson

L'oubli répandra les herbes sur ses murs, et nous évoquerons

Les jours de nos frères et l'histoire de l'eau jaillissant de la pierre. Combien devons-nous encore attendre

Au fond d'un abîme, à enseigner à notre âme sa messe et ses homonymes

A ramener aux noms des résidents qui ont oublié les leurs pour nous suivre

Et troquer leur sang contre les grenades du lointain

J'ai cru mon chant et démenti l'automne. Que n'ai-je démenti mon chant et cru l'automne

La rose parvient-elle dans le rêve des morts à descendre de sa haie ?

Pourrons-nous vivre plus que nous ne l'avons fait pour voir l'or des mots

Pain et fruits ? " Je t'ai nui ô mon peuple ", je t'ai nui comme l'amour m'a nui

Et j'ai frappé un enfant de chansons lorsque j'ai sacralisé seules les significations

Et abandonné les résidents du poème à leur camp, comptant l'air sur les doigts

Que de frères qui naissent de tes petits débris et non de la mère

Que d'ennemis obscurs nés de ta mère qui séparent maintenant le midi de ton sang

" T'ai-je nui ô mon peuple ", comme Adam m'a nui ?

Quelle est étroite la terre qui ne recèle pas de terre pour la nostalgie d'un seul être !

Combien de fois encore les nations ramèneront-elles le Christ sur un plateau  
D'argent de mort qui ne contient ni mort, ni gradins

Combien de fois encore restitueras-tu aux choses leur commencement et aux  
noms leur idée simple

Combien de fois emprunteras-tu seul " le chemin de Damas ", sans rien voir  
Que le vide amer. Ô désert sois grâce, sois menu

Pour que passent la caravane des invocations et la poignée ultime du blé

Combien de fois seras-tu le dernier à être et à ne pas être ?

Ils t'attirent. Attends-les hors du sens et ne salue personne

Ravis tes pas aux poignards, élève-toi au-dessus des arbres-nuage et de la  
langue

Et pénètre les souterrains de ton âme pour découvrir ce qui n'est point dans  
les autres

Ils t'attirent, attends-les en dehors des choses. Sois une ombre. Et sois

Une ombre et ne dévoile pas la cuirasse sous ton déguisement. Sois une  
ombre

Celle des origines, des achèvements et de l'infini. Tu es l'infini. C'est une  
chanson

Ils m'ont coupé les mains et ont exigé que je défende Alep

Ils ont extrait de moi mes pas et m'ont demandé de marcher vers la prière  
des absents

J'ai embrasé mon prodige et j'ai marché, ils m'ont assiégé, et assiégé et  
assiégé

Ils ont dit : « Attends » et j'ai regardé. « Ne brise pas l'équilibre des vents  
avec l'ennemi »

Je me suis immobilisé. Ils ont dit : « Ne t'arrête point ». A nouveau j'ai  
marché et ils ont dit : « N'avance plus »

« La guerre est dérobaie. Ne combats point à l'extérieur des mots ». J'ai  
dit : Qui est mon ennemi ?

« Lève ton slogan et attends-le. Et reprends-toi de tes actes »

Qu'ai-je fait ? « Tu as cherché seul tes pas et tu n'en as pas averti ton  
maître »

Qui est mon maître ? Ils m'ont répondu : « Le slogan sur le mur ». J'ai dit :  
Non

Nul autre maître que mon sang dans mon corps consumé qui cherche ma  
main

Pour qu'elle frappe aux portes de cette nuit. Non. Nul autre maître que mon sang. C'est une chanson

Et je dois trouver le chant pour distraire qui je distrais : mon meurtrier et ma bien-aimée

Car j'aime pour soulever les décombres qui pèsent sur mon âme, et j'aime parfois pour aimer

Que ferais-je au-delà de ton corps et l'hiver est l'hiver

Un miel violent qui guide la femelle vers le mâle et me mène à l'absurdité des mots

Les sabots de ces pluies ont martelé ma hanche. Me réfugierai-je dans le poème

Qui a ouvert sur ma liberté mon exil en toi ? Où es-tu, où es-tu ?

L'absence se précise lorsque l'on touche le fond. Je la vois. Je la palpe, j'y trouve un corps pour l'absence

Et je mesure mon abîme à l'aune de ce qui reste d'oubli. Je n'oublie pas et tombe dans un enfer

Et je mesure mon abîme à l'aune de ce qui reste d'oubli. Tombe, toi l'oubli, cordée de sortie

A l'air qui bascule. Je suis las des retours aux souffles de la mémoire

J'oublie pour savoir que nous sommes humains, pour renouveler ma rose

Rien en moi, ni devant, qui me laisse voir une mauve rouge dans ces ruines

Rien en toi pour que je sacrifie les louanges et le corps

Rien en nous pour que nous revenions à l'interrogation de la nature et des caractères

Rien en nous pour que nous suspendions une rue sur l'écho. C'est une chanson

Et je dois trouver ici le ciel pour devenir oiseau

Et je dois oublier pour retrouver qui j'oublie. Qu'est-ce que j'attends ?

Plus rien dans l'histoire de ma porte qui indique ma présence ou mon absence

Une porte pour l'accès ou la sortie de qui se repent et revient aux symboles

Une porte pour que la huppe emmène quelques lettres au lointain

Il ne reste plus dans l'histoire de ma porte que le pas de celui que je désire et que j'aime

Tous ceux que j'ai haïs l'ont traversée dans mon sommeil et à mon réveil

Depuis Adam condamné au désert jusqu'au dernier ennemi parmi les fils de ma mère

Suis-je seul livré à tous comme le soleil d'août et les dénominations des dieux ?

Suis-je seul libre en tous siècles et en tous lieux

Pour que tous mesurent leurs libertés au divorce de ma mère et de mon père ?

Suis-je mort en un temps reculé, ai-je disparu sans que personne ne me croie ?

Et ils continuent à rechercher ma tombe pour que l'allié s'accorde avec l'ennemi sur l'espace de mes potences

Et ils continuent à rechercher ma voix pour que je témoigne que je n'ai pas de voix

Ou que je suis le mi-chemin de la route vers les épices et la soie

Suis-je la halte de qui guerroie ou négocie ou interpelle son dieu ?

Suis-je oasis pour la caravane ?

Je ne peux contempler les choses vivantes en moi pour que je disparaisse

Créé d'une pierre, dans une pierre j'ai été enfermé et d'une pierre

J'ai fait émerger un narcisse qui reconforte mon image. Je suis de là-bas

Et de toutes mes pierres, je rassemblerai ma force et ma légende

Pour me conformer à mon nom de pierre, et tracer le levé d'une ombre qui soit mienne, une ombre pour le lieu

Et une distance qui prolonge celle qui sépare mes interrogations des réponses des glaives félons

Je déchirerai le désert en moi et autour de mes réponses. J'habiterai mon cri

“ Je suis celui qui a vu ”

Je suis celui qui a vu à la naissance un désert et a saisi la dernière touffe d'herbe

Je serai ce que contiendront mes mains d'horizon

Je réorganiserai les chemins sur mes pas

Je serai ce qu'était ma vision

“ Je suis celui qui a vu ”

Je suis celui qui a vu le sommeil des Tartares sur les chevaux au galop

Je suis celui qui a vu ses entrailles au-dessus des vignes et qui s'est approché

Je suis celui qui a vu cinquante siècles gisant sur la minute et qui s'est  
approché

Je suis celui qui a vu quatre-vingt-dix mères pour une seule fille

Je suis celui qui a vu une nuée d'insectes capturer la lune

Je suis celui qui a vu dans sa plaie l'histoire des migrations des peuples, des  
cavernes aux planches des scènes

Je suis celui qui a vu ce qui ne se voit. C'est une chanson

Rien ne la concerne que sa cadence, vent qui ne souffle que pour soi. C'est  
une chanson

Pierre qui assiste au retour des captifs à ce qui n'est point en eux. Chanson  
Lune qui voit les secrets des êtres lorsqu'ils cachent leur folie dans sa clarté  
et croient la chanson

Et une fragilité qui traque l'homme dans ses traces

Dans un fragment de poterie ancienne, dans l'outil de chasse, dans une  
tablette que l'on déchiffre, une chanson

Pour glorifier l'absurdité ardue et la force des choses dans ce qui ne se  
perçoit, une chanson

Qui accoste, pour connaître son âme, la loi de sa félicité et lève l'ancre

Pour une autre lecture qu'elle voit contraire à ce qu'elle indiquait et n'in-  
diquait point

C'est une chanson

C'est une chanson

Mahmoud DARWICH  
(1985)

(Traduction d'Elias Sanbar)